

Sebestyen, rentrait à Budapest avec un groupe de médecins et d'infirmiers. Il avait reçu, à son départ, une somme de 300,000 roubles pour commencer l'agitation communiste en Hongrie. La Croix-Rouge russe de Vienne devait lui fournir de l'argent au fur et à mesure de ses besoins. De son aveu, c'est 12 millions de roubles qu'il toucha, de novembre 1918 à mars 1919, où s'établit en Hongrie la dictature du prolétariat.

Il eut d'abord peu de succès. Son journal *Voros Ujsag — le Journal rouge* — effrayait moins les gens paisibles qu'il ne les amusait par des violences du genre de celle-ci : " Il ne suffit pas de tuer les bourgeois, il faut encore les mettre en pièces." Les réunions strictement privées, où il exposait les méthodes de la révolution russe, n'attiraient que quelques intellectuels, étudiants et étudiantes, Israélites pour la plupart. Les Syndicats ouvriers lui étaient franchement hostiles. Et même, parmi les soldats, où le régime des Conseils et des "hommes de confiance" s'était déjà substitué à l'ancienne hiérarchie, il était mal accueilli, comme le prouve l'échauffourée du 1er janvier 1919.

Ce jour-là, à la tête d'une bande d'environ 600 individus, composée de sans-travail, de démobilisés, de forçats en rupture de ban et de prisonniers russes, il envahit la cour d'une caserne et harangue les hommes, qui s'étaient mis curieusement aux fenêtres. D'une chambre partit un coup de feu. Ce fut aussitôt le signal d'une assez vive fusillade entre soldats et communistes. Bela Kun abandonna la place et se rendit alors dans une autre caserne, où son échec fut plus piteux encore. Les soldats l'enfermèrent dans le poste de police. Vainement, pour le délivrer, ses partisans essayèrent de forcer l'entrée de la caserne. Il ne fut remis en liberté que sur l'intervention de son coreligionnaire, le docteur Joseph Pogany.

* * *

Ce Pogany, qui s'attribuait le titre de président des soviets de soldats, était le même personnage qui, le soir du 30 octobre, avait pris la tête de la petite troupe qui assassina le comte Tisza. C'était le fils du laveur de cadavres d'une synagogue de Pest. Il avait suivi les cours de l'Université et reçu le grade de doc-

teur — ce qui ne laissait pas de surprendre, quand on voyait ses allures de boucher et sa figure brutale, où deux yeux mal éveillés avaient peine à se faire jour dans la graisse. Fêré de succès dramatiques, il était l'auteur d'une pièce, refusée d'ailleurs partout, intitulée *Napoléon*, dans laquelle il montrait un empereur pacifiste, nourrissant dans son cœur des rêves idylliques de vie à la campagne, mais toujours contraint à la guerre par une fatalité malheureuse. Pareil à ces cabotins qui, pour avoir un jour tenu sur les planches d'un théâtre le rôle du Petit Caporal, continuent dans la vie à se croire l'empereur, le docteur Joseph Pogany, la main gauche dans son gilet et la droite derrière le dos, l'œil plissé, comme s'il regardait au loin dans une lunette imaginaire les charges d'Austerlitz, posait à l'homme légendaire, et dans les salles de rédaction, ses camarades juifs se montraient, en riant, ce Napoléon de ghetto.

Lorsque éclata la guerre, il se débrouilla comme il put pour être exempté du service (ce fanatique du dieu des combats n'aimant dans l'empereur qu'un petit bourgeois débonnaire). Il collaborait alors au journal socialiste *Nepszava (la Voix du Pauple)*. Chaque grand quotidien du Budapest était autorisé par le ministre de la Guerre à conserver les rédacteurs estimés indispensables. Mais le directeur du *Nepszava* ne jugea pas indispensables les services de Pogany, qui se rabattit sur une feuille d'allure bourgeoise et modérée. Grâce au comte Tisza, il obtint l'autorisation de rester au journal *Az Est (le Soir)*. Durant toute la guerre, il se distingua par l'ardeur de son patriotisme verbeux et sa servilité envers le moindre sous-lieutenant, toutes les fois que d'aventure il allait faire un reportage sur le front. Ses camarades se souviennent encore d'un certain toast qu'il prononça lors du passage à Budapest du général Bohm Ermoli, exécré des Hongrois, qui l'accusaient de les choisir toujours, de préférence aux Autrichiens, pour les envoyer à la mort. Aucun journaliste de Pest n'ayant voulu prononcer un discours en son honneur, ce fut Pogany qui s'en chargea.

Au moment de la débâcle, il se trouva aussi à l'aise pour insulter les officiers qu'il était empressé naguère à les couvrir de louanges. Le même instinct bizarre qui le poussait à faire de sa personne une caricature abjecte de Napoléon